

▲ . LEROUX PHOTOGRAVEUR ▲ ALGER

GÉOGRAPHIE ANCIENNE DE L'ALGÉRIE

**Localités désignées par l'historien Procope,
en son récit de la deuxième expédition de Solomon
dans le Djebel Aourès (1) (année 539 de J.-C.)**

En l'an 539, lorsque le général byzantin Solomon fut envoyé, pour la seconde fois, en Afrique par l'empereur Justinien, il pacifia d'abord les provinces de Zeugitane, de Numidie et de Byzacène; puis il entreprit de soumettre le Djebel Aourès, devenu indépendant sous les derniers rois vandales et, alors, centre de la résistance des Berbères groupés autour du roi Iabdas.

Cette expédition, racontée par l'historien Procope, qui, à cette époque, ne faisait plus partie de l'armée comme au temps où il accompagnait Bélisaire en qualité de secrétaire, peut se résumer ainsi.

(1) En 1875, ce travail a été en partie publié dans le journal officiel le *Mobacher*, où, par ordre, j'écrivais des articles « Variétés ». Mais alors, je n'avais pas eu la possibilité de contrôler des souvenirs qui remontaient à 1865-1867, années que j'ai passées dans le Djebel-Aourès, occupé à des travaux de délimitation et de topographie. Depuis, j'ai pu revoir plusieurs fois ce pays et, ces temps derniers, j'ai eu la bonne fortune d'avoir, par notre collègue M. le capitaine Vaissière, alors chef du poste de Tkout et, depuis, chef du bureau arabe de Biskra, des renseignements, des cartes et des photographies documentaires qui m'ont permis de reprendre et de refaire ce travail sur des données absolument certaines.

I

Récit de Procope (1)

Une partie de l'armée byzantine commandée par Gontaris est venue camper, non loin du fleuve Abigas, près de Baghaï, ville alors abandonnée à la suite des incursions des Aourasiens, qui l'ont ruinée. Après un combat malheureux, le général byzantin est forcé de se retrancher, quand arrive, avec le reste de l'armée, Solomon qui lui envoie des renforts et qui, de sa personne, va camper à 50 stades plus haut (c'est-à-dire dans la plaine au-dessous de Mascula, alors ruinée et dont, pour cette raison, Procope ne parle pas).

Les Aourasiens, maîtres des sources et utilisant les eaux de l'oued *Abigas*, qu'ils avaient aménagées en vue de l'irrigation des cultures de la plaine (aménagements dont, aujourd'hui encore, on retrouve les traces), commencent à inonder les environs des camps byzantins ; mais Solomon, prévenu à temps, réunit toutes ses troupes et marche à l'ennemi ; la rencontre a lieu en un endroit appelé Babosis par les indigènes et situé « au pied même » de l'Aourès ; ceux-ci sont battus et rejetés dans la montagne.

Ils reconnaissent alors qu'ils sont hors d'état de lutter contre l'habileté et la supériorité militaire des Grecs, mais ils comptent bien que l'éloignement et les difficultés du pays suffiront pour rebuter, à bref délai, leurs ennemis, comme cela a déjà eu lieu lors de la première expédition. Ils se dispersent donc : les uns vont en Mauritanie, et les autres « sur le versant sud de l'Aourès, et c'est là que Iabdas, avec 20,000 hommes, reste dans l'expectative. » Il s'arrête, d'abord, quelque temps, « et entre avec les siens au fort de ZERBOULÉ, qu'il avait

(1) Procope, *Guerre des Vandales*, livre II, chap. XIX et XX, édition Dindorf, Bonn, 1833.

fait construire. » Mais ne croyant pas la position tenable, « les remparts en étant très bas » et craignant d'y être pris par le manque de vivres, il en laisse la garde « à des troupes d'élite », puis il se retire et s'établit avec les siens « *sur les cimes de l'Aourès, en un endroit* » nommé TOUMAR, s'élevant au milieu d'une ceinture « de précipices et *caché* par des rochers et des escarpements abrupts »... et où, de plus, il avait su « habilement accumuler pour les siens les approvisionnements et l'eau. »

Enfin, pour plus de sûreté, il place ses femmes et ses trésors « *dans UNE VIEILLE TOUR construite sur un roc à pic, émergeant au milieu des précipices et appelée par les indigènes LA PIERRE GEMINIENNE; forteresse très petite, il est vrai, mais qui, grâce à la nature des lieux, offrait un refuge assuré et inviolable; car en admettant même que l'on découvrit la tour, Iabdas la croyait imprenable par la force.* »

De son côté, Solomon, après l'affaire de Babosis, au lieu de s'engager dans la montagne et de perdre son temps à entreprendre le siège de Zerboulé, profite de ce qu'autour de Timegad les plaines sont couvertes de moissons, pour y conduire ses troupes et faire manger les récoltes. Et ce n'est que lorsque le feu a achevé de tout détruire qu'il se dirige vers Zerbulé.

Pendant trois jours il assiège ce fort; pensant alors qu'il aurait bon compte de cette poignée d'hommes, s'il parvient à atteindre et à battre Iabdas, Solomon se dispose à lever le siège quand, au matin, il s'aperçoit que la porte est ouverte et que les indigènes ont évacué la place pendant la nuit, car leur général a été tué par une flèche passée à travers un créneau. On entre dans le fort, et au lieu de courir sus aux fuyards, on s'arrête pour tout piller. Après quoi, on se dirige vers Toumar.

Ici de graves difficultés attendent les Byzantins. Les Aourasiens ne font aucune sortie, l'escalade paraît impossible et l'armée gréco-romaine « souffre cruellement

» du manque d'eau, réduite qu'elle est à la ration d'un
 » seul calice d'eau par homme et par jour. » Solomon
 est même obligé de relever, par une proclamation, le
 moral de son armée, qui se décourage dans l'inaction
 forcée où la retient la nature du pays. C'est alors qu'un
 fantassin, du nom de Gezo, explorant pour son compte
 les abords du lieu, sous les yeux de quelques-uns de
 ses compagnons qui admirent son audace, trouve un
 sentier étroit « où un homme seul pouvait passer ; » il
 s'y engage et tue successivement les trois sentinelles
 indigènes accourues l'une après l'autre pour le défendre.

Aussitôt, sans signal, sans ordre et d'un élan spon-
 tané, l'armée byzantine se précipite en masse par cet
 étroit passage et tombe sur les Aourasiens qui, surpris
 et stupéfaits, s'enfuient par des chemins connus d'eux
 seuls. Iabdas lui-même, la cuisse blessée d'une flèche,
 se retire en Mauritanie. Solomon reconnaît le pays et se
 hâte de s'y fortifier, pour empêcher la reprise de la mon-
 tagne par les Aourasiens.

Cependant les Byzantins, en explorant le pays, dé-
 couvrent enfin la Pierre Geminienne. Mais l'escalade
 semble impossible. Du haut de leur refuge, les femmes
 de Iabdas se rient et se moquent d'un soldat qui essaie
 de grimper aux flancs du rocher. Le vieux gardien lui-
 même regarde et n'a cure de ces efforts, qu'il croit sans
 danger. Mais s'aidant des mains et des pieds, le soldat
 s'est rapproché, et en un bond d'une extrême vigueur,
 il saute, le glaive en main, sur le gardien dont il fait
 rouler la tête dans le précipice. Alors électrisés, les sol-
 dats se suivent les uns les autres (1), s'emparent du fort

(1) Voici le texte de Procope (II, 19, p. 501) :

*καὶ οἱ στρατιῶται θαρσοῦντες ἤδη καὶ ἀλλήλων ἐχόμενοι εἰς τὸν πύργον
 ἀνέβαινον.....*

Le P. Claude Maltret, dans l'édition Dindorf, a traduit : *jam
 animis aucti milites, et MANIBUS interse nexi, turrim superant.*
 MANIBUS n'est pas dans le texte grec, et on verra plus loin que
 ce n'est pas en se faisant la courte échelle que l'on peut espérer

et en enlèvent les femmes et le numéraire dont Solomon va se servir pour construire des routes et des forts, avant d'aller soumettre le canton du Zab.

Tel est le récit de Procope ; voyons maintenant où sont placées les diverses localités qu'il signale.

II

Généralités et remarques critiques

Jusqu'à ce jour, les archéologues et les savants n'ont pu assigner aucune position précise aux diverses localités citées par Procope. MM. Dureau de la Malle et Mauroy placent Toumar et la Pierre Geminienne au sud-ouest de Lambesse, parce qu'ils les font concorder avec des localités analogues comme consonnance, et désignées dans les tables de Ptolémée sous les noms de *Toummara* et de *Germiana*; ils n'indiquent d'ailleurs aucune localité moderne correspondante. Schaw, qui, pas plus que les précédents, n'a pénétré dans le massif de l'Aourès, place la Pierre Geminienne chez les Neardi, près Khenchela ; Maury la place à Mchouneche, etc.

Visant ces rapprochements, M. Tissot dit avec raison « qu'ils n'ont aucune valeur, et qu'on ne pourrait en » fixer la synonymie qu'en retrouvant les noms antiques » dans la toponymie locale qui, jusqu'ici, *ne nous a rien » fait connaître de semblable ni même d'analogue* (1). »

escalader la Roche Geminienne. Aussi semble-t-il qu'ici *ἐχομένοι* doit avoir le même sens que l'adverbe *ἐχομένως*, et marquer que les soldats se suivent sans interruption.

(1) Conf. C. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*. (Paris, 1884, Imprimerie Nationale, t. I, p. 33.) — Voir *Compte rendu de l'Académie d'Hippone* (5 octobre 1889, p. 73), un article de notre collègue, le capitaine Vaissière. — Voir aussi *Algérie pittoresque* (Ernest Leroux, Alger, janvier 1892), un article de M. Papier, président de l'Académie d'Hippone, à propos de deux photogravures, Djemina et Guelâa Roumana, dont les clichés avaient été faits par M. Vaissière.

Cette seconde partie de l'assertion du savant et regretté M. Tissot n'est pas rigoureusement exacte, car la toponymie berbère de l'Aourès contient précisément des appellations qui reproduisent, plus ou moins nettement, ces noms antiques. Une d'elles, notamment, a frappé tous les officiers instruits du service des affaires indigènes qui, connaissant le récit de Procope, ont eu occasion de voir la Roche de Djemina, vocable qui sonne exactement Jemina dans la bouche des indigènes de l'Est et de la Tunisie (où ζ *Djim* = J). Cette identité est aujourd'hui chose admise dans le département de Constantine : nous y reviendrons plus loin, en signalant le nom de Iabdas comme se retrouvant dans les noms de lieux circonvoisins.

Cette identité n'est pas la seule qui s'impose ou qui puisse être démontrée ; le point de départ de l'expédition de Solomon est aussi très nettement déterminé. Les ruines dites Ksar Boghaï, ou Ksar Bagai, figurent sur toutes les cartes avec ce nom, qui n'est qu'une variante d'une dénomination berbère qu'on rencontre encore ailleurs comme caractéristique de lieux semblables.

Ksar Baghaï vient de l'un des vocables suivants : $\square : \cdot \lessgtr$ *abeki* embuscade (redoute) ; — $\square \times \lessgtr$ *abegui* chacal ; — $\square \lessgtr :$ *abaïough*, plur. *ibaïaq*, outre à eau, veine, artère (canal souterrain) (1).

Le fleuve Abigas, dans l'appellation duquel on retrouve le même radical, est, de par le texte de Procope, la rivière même qui traverse les ruines de Baghaï et qui se jette dans la Guerra-el-Tarf. Après avoir pris les noms de Oued Fringal, Oued Bouroughal, Oued Boudoura, Oued Baghaï (2). La tradition locale a même con-

(1) On sait que la voyelle initiale des mots berbères se fait à peine sentir dans la prononciation, et que cette voyelle n'est pas écrite. — Les caractères tamachek sont ici disposés de gauche à droite.

(2) C. Tissot, *loco citato*, rejette avec raison l'identité qu'on avait

servé le souvenir de la défense du pays par le moyen d'une inondation de la plaine, obtenue avec les canaux souterrains (artères) distribuant les eaux de l'Oued Baghaï et de l'Oued Roumila. Seulement, l'historien musulman El-Adouani (1), qui relate ce fait, l'attribue à Aïssa bou Afia, descendant de Djoukherane (Patrice Grégoire ?), un des derniers *Roumis* restés dans l'Aourès, et en lutte contre un certain Serhani Douaouaoudi ou noble des Ouled Saoula.

Enfin les ruines de Tamugas ou Timgad ont conservé leur vieux nom berbère, TIMGAD, *la populeuse* ou *la fortunée, celle de l'abondance* (racine $\times \square$ egda). Ces ruines ont aujourd'hui une grande et légitime notoriété, grâce aux fouilles qui y sont faites sous le patronage du Ministère de l'Instruction publique.

En ce qui concerne plus particulièrement la question qui nous occupe, nous rappellerons que, parmi les monuments de Thamugas, on voit un fort byzantin de 120 mètres de façade sur 30 mètres de côté, fort construit par Solomon avec les matériaux provenant des ruines de la ville détruite.

Ces premières données bien établies, il suffit, pour retrouver les autres localités désignées par Procope, de serrer de très près le texte de l'historien grec, et de faire la route de Thamugas à Djemina en regardant bien le pays et en s'inspirant des nécessités tactiques et stratégiques d'une armée pénétrant au cœur de l'Aourès. L'aspect des lieux et les dénominations indigènes actuelles mettront alors en relief les altérations des noms cités par Procope d'une façon incorrecte.

Tout d'abord, il convient d'être bien fixé sur la valeur des mots et appellations employés par l'historien : il ne

voulu établir entre l'Abigas et l'Oued Chemora, et montre que ce dernier cours d'eau est le *Poplitus flumen*.

(1) Voir *Kitab el-Adouani*, traduction de Féraud, *Revue archéologique* de Constantine, année 1868, tome XII, page 158.

faut pas chercher une *ville* là où il n'est question que d'un *pays* ou d'un *canton*, et il faut voir le rôle joué dans la défense de Iabdas par les deux forts dont il est parlé dans le récit de Procope.

Ainsi, *Babosis* et *Toumar* ne sont ni des villes ni des forteresses, mais bien des *lieux-dits*, des lieux topographiques, que le texte grec désigne par le mot *Koron*, *χωρόν*, dont le sens précis est *emplacement, lieu, place, endroit, pays*. De plus, il est dit explicitement que ces deux dénominations sont celles que leur donnent les indigènes; il n'est donc pas impossible qu'elles se soient quelque peu altérées en passant du berbère au grec; et déjà nous pouvons noter que certains copistes ont donné *Fabosis*, au lieu de *Babosis*.

ZERBOULÉ est un *poste fortifié*, *φρουριον*, que Iabdas a jadis fait construire *pour garder ou protéger* quelque chose; car c'est là le sens qui s'attache, en grec, au mot *φρουριον*. Ce poste n'a d'ailleurs pas une grande valeur défensive; « ses murs sont bas; Iabdas craint d'y être bloqué et répugne à s'y enfermer; Solomon juge inutile de consacrer plus de trois journées à en faire le siège », et comme « *ce poste fortifié n'est pas un obstacle gênant sa route, il va le tourner et passer à côté, quand les défenseurs l'abandonnent pendant la nuit.* »

Quant à la pierre Geminienne, nous savons que c'était « sur un rocher à pic une tour, *πυργος*, formant un *refuge inaccessible et difficile à découvrir au milieu d'un chaos de précipices.* »

A ces données, il convient d'ajouter qu'en 539 Solomon avait déjà une certaine connaissance de l'Aoures. Il y était venu en 535 avec son allié Orthaiās, chef des montagnards de l'Ouest. A cette époque il était parti de l'oued Abigas, et après sept étapes d'une dizaine de kilomètres seulement, à travers un pays épouvantable, il avait campé trois jours sur une montagne « que les latins » en leur langue nommaient le mont du Bouclier, *Mons* » *Clypeus*; là, il avait trouvé les ruines d'un ancien

» château et les sources d'une rivière qui ne tarit
» jamais ». La difficulté des approvisionnements et le
peu de confiance qu'il avait alors dans ses alliés
l'avaient fait rentrer en plaine. Mais il avait vu le pays,
et il avait pu se rendre compte de l'importance straté-
gique du point où il avait été conduit : la montagne
appelée en latin *Mons Clypeus* est évidemment le *Chelia*,
car ce dernier nom dont le sens paraît aujourd'hui
perdu chez les berbères actuels, est en hébreu et en
lybique *chelat*, qui a le sens de *bouclier*.

Le Chelia est à environ 70 kilomètres de Ksar-Baghaï
et on y trouve encore, au point nommé Medina, les
ruines de deux fortins romains ou plutôt byzantins, aux
sources mêmes de l'oued El-Hammam, qui est l'oued
Abiod ou, en berbère, *Souf-Amellal* (la rivière blanche),
« la rivière qui ne tarit jamais. »

Orthaias, qui voulait intimider Iabdass, avait bien choisi
l'endroit pour montrer à son rival les Byzantins en si-
tuation d'envahir l'Aoures. Medina est, en effet, le point
stratégique dont l'occupation assure la soumission du
massif entier.

C'est un plateau de cinq à six kilomètres de long sur
deux de large, au milieu duquel se croisent les princi-
pales routes desservant le pays, entre Lambesse, Khen-
chela, Khanga-Sidi-Nadji et Biskra. C'est là, qu'en 1845,
le général Bedeau a établi son camp et son dépôt d'appro-
visionnement pour rayonner sur les diverses tribus
encore insoumises ; et, depuis cette première expédition,
toutes celles qui ont suivi, y compris la dernière, celle
de 1879 sous les ordres du général Forgemol, ont pris
comme centre d'opérations ce camp de Medina, près le
Chelia.

III

Babosis-Yabous

Le premier combat livré par Solomon en 589 s'engagea

au pied des pentes du versant nord de l'Aoures en « un lieu dit *Babosis* par les indigènes. »

Ceux-ci, à l'approche du général byzantin, avaient évacué la plaine après l'avoir rendue impraticable — en l'inondant avec les eaux distribuées par les conduites ramifiées de l'oued Abigas — (oued Baghai). Ils observaient l'ennemi et l'attendaient sur un terrain choisi, suffisamment défensif pour assurer leur retraite dans la montagne en cas d'insuccès, et assez près de la riche et plantureuse Timegad pour en tirer les approvisionnements nécessaires à leur subsistance, et pour pouvoir, par ces razzias rapides qui sont dans les mœurs des Numides, empêcher l'armée grecque de profiter des moissons déjà mûres qui couvraient la banlieue de la grande ville en dehors de la zone d'immersion de l'oued Baghaï.

L'endroit qui, entre Baghaï et Timgad, réunit le mieux ces conditions est le petit plateau bien connu de *Iabous* (1), à six kilomètres à l'est de Timgad.

Il est séparé de la grande plaine par des escarpements ou ressauts de terrain que coupent à l'Est et à l'Ouest les deux défilés de Foug Bou Attal et de Foug-Qsantina par où débouchent l'oued El-Freïss et l'oued Taga. Au Sud, le plateau est fermé par les pentes infranchissables.

(1) Voir la carte ci-jointe au $\frac{1}{400.000}$. A cette échelle, convenable pour suivre l'ensemble des opérations, il n'a pas été possible de consigner tous les noms cités dans cet article, et qui se trouvent dans : 1° une carte manuscrite au $\frac{1}{200.000}$, dressée par le capitaine Vaissière pour la région relevant du poste de T'Kout ; 2° une autre carte manuscrite au $\frac{1}{200.000}$, dressée par notre collègue, M. Moliner-Violle, et comprenant tout l'Aoures, la Bellezma et le nord du Sahara ; 3° une carte au $\frac{1}{20.000}$ dressée sous ma direction en 1867, mais ne comprenant que la tribu de Rassira (de Diar Abdous à Tighanimine et tout l'oued Abiod inférieur). — Tous les noms cités par Procope sont, bien entendu, sur la carte ci-jointe, avec leur position aussi exacte que possible.

bles du Djebel-Bouamrous (Baamrous, Amrous), aux extrémités duquel s'ouvrent deux brèches portant encore cette même appellation de *foum, bouche* : l'une est le *Foum Taouchente*, le débouché des chacals femelles, — quelquefois prononcé Foum Taouziante ; l'autre est le *Foum Et Toub*, le débouché de l'atteinte (1), de l'attrape, de la rencontre. Ce sont là les deux seuls passages importants qui, de la plaine, donnent accès à Medina.

Cet endroit de Iabous est donc tout indiqué comme champ de bataille d'une armée sur la défensive. A diverses reprises il a servi aux Berbères de l'Aourès défendant leur indépendance contre des envahisseurs étrangers ou à des insurgés luttant contre les troupes du gouvernement ; le dernier combat y a été livré en 1879 par le général Logerot, lors de l'insurrection des Ouled-Daoud de l'Aourès.

A Iabous on trouve, dans la partie Ouest, de nombreux tombeaux mégalithiques circulaires, qui dans le pays se nomment *Baz* (2) ou *Bous* au singulier et *Ibouzène* au pluriel. Le nom de Yabous, qui figure sur les anciennes cartes d'état-major, et qui est aujourd'hui le nom d'une section communale, n'est qu'une variante de ce mot.

Iabous s'écarte sans doute un peu de *Babosis* βάβωσις ; mais il en contient encore la partie essentielle, car la consonne initiale n'est pas bien certaine, les éditions grecques donnant tantôt *Babosis*, tantôt *Fabosis*, et il peut se faire que cette consonne initiale ne soit pas autre chose que l'assonance finale du mot précédent

(1) *Et toub* est, en arabe saharien, la brique séchée au soleil, mais ce mot arabe n'a rien à faire ici où les constructions sont en pierre ; c'est le mot berbère, inusité dans l'Aourès actuel, mais très usuel chez les Touareg : ⵜⵉⵏⵏⵓⵔ, atteindre, attraper, saisir.

(2) V. Faidherbe, inscriptions numidiques, Lille, 1880, p. 63. — Non loin de là, dans l'oued Abdi, le bourg de Bouzina tire son nom du pluriel de ce mot *Baz* (Ibouzène).

mal détachée par un auditeur grec peu familier avec le berbère.

Le lieu du champ de bataille aura été, sans doute, donné précédé d'une désignation topographique terminée par B ou par F, ou en rapport d'annexion avec Abous au moyen de la préposition berbère B.

Les désignations ci-après sont toutes en situation :

Agouni-b-abouz (le plateau de la tombe), devenu Agouni-babouz.

Agouni-b-ibouzène (le plateau des tombes), devenu Agouni-bibouzène.

Ikaref-abous (la croupe, la colline de la tombe), devenu Ikaref-fabouz.

Souf (1)-abouz (la rivière de la tombe), devenu Souf-fabous.

Souf-ibouzène (la rivière des tombes), devenu Souf-fibouzène.

Ainsi s'expliquerait la variante Babosis et Fabosis.

Il se peut aussi que le mot précédent Abouz ait été ou *Aba*, qui en tamachek signifie coupure, échappement, séparation, ou même encore le mot *bab*, porte, qui appartient au berbère aussi bien qu'à l'arabe, car il existe dans plusieurs dialectes berbères, notamment dans celui des Haracta, qui sont les gens de la plaine de Timgad.

Peu importe, du reste, la cause précise qui de Iabous a fait Babosis ou Fabosis ; l'essentiel était de montrer la corrélation existante entre les noms grecs et les noms berbères, et de faire ressortir les raisons qui déterminent la situation assignée ici au théâtre du premier combat livré, en 539, par Solomon aux Berbères de Iabdas.

(1) Le son *ou* est très fréquent dans les dialectes de l'Aourès, et c'est ainsi que **⊙** **⌈** qui presque partout se prononce Acif (rivière), se dit dans cette région Souf. Au sud de l'Aourès, le pays du Souf a pour ville principale El-Oued, qui n'est que la traduction arabe de la dénomination berbère restée à l'ensemble du pays.

IV

Le fort de Zerboulé. — Le fort en avant de Belala : Zar-Belala. — Le fort de la rivière de Belala : Ighzar-Belala.

Appuyé sur Thamugas, où il a pu rassembler ses provisions en y emmagasinant les moissons de la plaine, maître du camp retranché de Iabous et du passage de Toub, Solomon gagne le point stratégique de Medina qui s'impose comme centre d'opération à tout général voulant soumettre l'Aourès.

C'est donc de Medina qu'il se dirige sur le poste fortifié de Zerboulé, dont il compte faire le siège ; mais il reconnaît bien vite que c'est là une besogne inutile ; le fort ne gêne pas sa marche, ce n'est ni un obstacle ni un danger et il est décidé à le laisser derrière lui quand il s'aperçoit qu'il a été évacué.

Cependant, il est obligé de s'arrêter sur le point « où le pillage retient quelque temps ses soldats et empêche la poursuite de l'ennemi ». Comme d'autre part nous savons que Iabdas a caché ailleurs ses trésors, nous sommes en droit de penser que ce n'est pas le pillage du fort lui-même qui arrête les Byzantins, mais que c'est plutôt le pillage d'une ville ouverte, « ville pour la protection de laquelle Iabdas avait jadis construit ce fort. »

Cette ville et ce fort doivent être recherchés dans la région que traverserait une ligne tirée de Timgad à Djemina, c'est-à-dire dans la région sud-ouest de Medina.

Or, dans ces parages il existait, en effet, jadis, une ville ou une agglomération berbère considérable, à en juger par les ruines qui couvrent le sol. Elle était située au sud du défilé de Tighanimine, un peu en aval du confluent de l'Oued el-Abiod (Souf-Amellal) et de l'Oued el-

Ksar (Ighzar-el-Ksar). Les gens qui habitent en cet endroit sont les Ouled-Alaoua, c'est-à-dire le groupe berbère le plus ancien de la tribu de Rassira, et, en effet, sous cette dénomination arabe, il est facile de retrouver le nom de la première des races berbères autochtone : les Loua. Sous l'influence des tolba musulmans il est probable que les Loua, après avoir été les Ahl-Loua, sont devenus les Ouled-Alaoua (1).

Chez ces Alaoua de Rassira, s'est conservé le souvenir d'une grande ville ouverte, divisée en plusieurs quartiers, avec un fort pour la garder. Les quartiers correspondent aux villages actuels de Khedara, Ouled-Abed, Ouled-Idir, Aïza, Ouled-Bouokkaz, Tahammamète, Tabalite. Ces sept villages, rassemblés sur un espace de quelques kilomètres, sont aujourd'hui reliés par des chemins ruraux qui, singularité assez remarquable, ont conservé la dénomination de rue, et sont désignés par le vocable arabe *Zanqa*, زنفة. Ces rues sont le plus souvent bordées de clôtures faites avec des pierres taillées provenant des ruines romaines ou byzantines qui ont fourni les matériaux de tous les groupes de maisons reliées par ces *rues*. Çà et là, des amas de pierres non encore absorbées par les bâtisses modernes portent les noms significatifs de : *Enchir Roumia*, *Enchir Dar Roumia*, *Enchir Kandid* (2). L'une de ces ruines est celle d'un petit fort

(1) L'autre moitié des Rassira est zenatienne et provient, d'après les traditions locales, d'un groupe berbère venu de Tkout, au ^xe siècle de J.-C, sous la conduite d'un saint homme, nommé El-Hadj Azini, le pèlerin zenatien. Ils occupent, en aval des Alaoua, des villages extrêmement curieux, suspendus au bord même des précipices formés par les gorges gigantesques de l'Oued el-Abiod, au fond desquelles sont leurs palmiers. Leurs villages sont dits : Ouled-Ouriache, Ahl-Roufi, Ouled-Mimoun, Ouled-Mansour, Ouled-Yahia ; ils sont dans le climat saharien. Tandis que les Alaoua, en raison de leur altitude à 1,100 ou 1,200 mètres, n'ont guère que les arbres à feuilles caduques des climats tempérés.

(2) Et aussi celui d'Enchir Faraoun. Mais ce vocable qui rappelle le nom des Pharaon d'Égypte, et qu'on rencontre souvent en Algérie,

carré byzantin, qui porte le nom d'El-Ksar, ainsi que le terrain attenant.

Cette ville d'ailleurs, soit en raison de la disposition des lieux, soit plutôt en raison de son origine berbère, n'avait rien de la régularité des cités Romaines. C'était essentiellement une ville ouverte, une réunion, et mieux encore une succession de petits groupes de maisons, de quartiers (le mot s'est conservé) (1), séparés comme aujourd'hui par des jardins, des rues, des champs. Il y avait aussi un établissement de bains, dont, à défaut de source thermale, le village de *Tahammamète* a conservé le souvenir. Enfin, à proximité de cette ville, entre *l'Ighzar Bellala* et *l'Abrid Bouïmane*, dans la forêt de Bouïmane on rencontre une immense nécropole formée exclusivement de tombeaux mégalithiques identiques avec ceux décrits par les auteurs et reconnus aujourd'hui comme étant ceux des anciens Numides. Cette nécropole, par son étendue, par l'espace qui sépare les tombeaux, par le soin apporté à leur construction, témoigne du voisinage et de la grande importance de ce très ancien centre berbère.

Ce centre, toujours d'après les traditions locales des gens de Rassira, aurait été détruit lors de l'invasion arabe à la suite d'un long siège subi par les « Roumi » mélangés aux indigènes autochtones alors chrétiens et dont le chef réfugié dans le « Ksar » avait dû se faire musulman.

Les Ouled-Alaoua, de cette tribu de Rassira, se défendent encore aujourd'hui de descendre des Arabes et se disent issus des premiers habitants du pays qui avaient alors pour résidence les cavernes (2) et les gueloa

est le nom populaire de la scille maritime dénommée aussi *سيلة* *anesel* en arabe et *ikhefil* en berbère du Djurdjura.

(1) *حومات* et *حوم* pluriel *حومة*.

(2) *Afri* pluriel *Ifriane*, *Ifrène*. Ces *ifriane* sont tous des anfractuosités formées dans le flanc des escarpements entre deux stratifica-

situées entre les crêtes du Sameur et la rive gauche de l'Oued El-Abiod (Souf-Amellal), et l'Ighzar Bellala.

Dans toute cette partie en effet se rencontrent de très nombreuses installations qui passent pour avoir été celles des premiers aborigènes. Telles sont les Gueloa (1) de Saghida, d'Aine-Tinne, à mi-chemin des crêtes, et plus bas vers le fond de la vallée, sur un affluent de l'Ighzar El-Ksar-Djarallah, le gueloa afri de Belala, qui serait le plus ancien du pays.

Dans cette région centrale de l'Aourès, cette agglomération des villages des Rassira-Alaoua est la seule qui ait des souvenirs aussi précis de ses origines et qui

tions calcaires. Plusieurs sont en partie ou en totalité fermés par des murs bâtis et offrent de confortables installations. Les gens du pays ont des maisons en pierre bien construite, et ce n'est pas la misère qui leur fait habiter ces *Ifriane* à certaines époques de l'année, mais bien les nécessités de leurs migrations périodiques. A l'automne ils sont dans leurs villages et dans leurs jardins ou oasis de l'Oued El-Abiod. Une fois les labours terminés ils vont dans les *Ifriane* soit pour faire paître les chèvres et moutons dans les rochers, soit pour surveiller les champs ensemencés loin des villages. Certains de ces *Ifriane* ont une valeur considérable en raison de leur situation à proximité des lieux de culture et de pâturage. — Le mot **AFER** en berbère **ⵏⵓ** signifie *caché, couvrir*; il est usité chez les Touareg.

(1) Le Gueloa, **قلاة** qui en raison des prononciations locales, est susceptible de s'écrire Guelâa, Gueloa, Kalâa, Kalâ, Galâa, El Goléa, Koléa, Qalâa, Galâ, etc. est le plus ordinairement (et en raison de la racine du mot : *arrachement*) une petite forteresse ou un petit village situé au sommet d'un rocher ou d'un escarpement. C'est souvent cela dans l'Aourès; mais en cette région c'est encore, et c'est surtout « un entrepôt communal qui par sa situation est à l'abri des coups de main ». Quelques-uns sont au centre des villages comme garde meuble public, certains d'entre eux forment même réduit; beaucoup d'autres sont sur des escarpements isolés loin des chemins fréquentés, beaucoup aussi sont dans des cavernes ou Afri, aménagées en autant de cellules qu'il y a de déposants. C'est là que, lors de leurs migrations incessantes, les habitants de l'Aourès placent leurs provisions de réserve et leurs effets précieux. — En pays arabe le mot Gueloa, écrit surtout El-Kalâa, a presque exclusivement le sens de fort, redoute, forteresse, village fortifié sur une hauteur.

présente cette particularité de donner ses villages comme les restes des quartiers d'une grande ville; partout ailleurs les villages de l'Aourès sont isolés sur des pitons dans des positions défensives qui démontrent leur isolement et une autonomie séculaire, n'ayant jamais eu d'autre correctif que des fédérations ou des alliances avec les bourgades voisines.

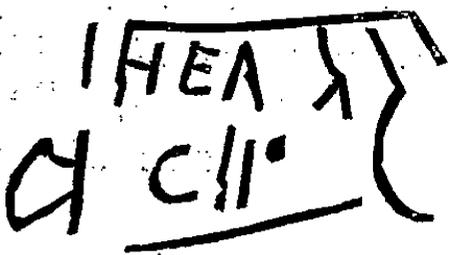
A ces traditions locales et au témoignage indéniable des ruines qui affirment l'existence entre le Souf-Amellal et l'Ighzar Djarallah d'une grande ville berbero-romaine, d'autres détails viennent encore s'ajouter qui permettent de démontrer que cette ville était bien celle que couvrait le fort de Zerboulé, et celle au pillage de laquelle les soldats de Solomon s'acharnèrent au détriment de la poursuite de l'ennemi.

Cette ville, en effet, se trouvait sur la grande voie romaine allant de Timegad à Biskra (ad Piscinam). Cette voie, aujourd'hui à peu près disparue et réduite sur la rive droite de l'oued El-Abiod à une simple piste, est jalonnée sur tout son parcours de pierres isolées et de ruines romaines qui semblent être celles d'une série de petits postes d'observations. De plus, bien que ni les Français, ni les Turcs n'aient jamais fait le moindre travail de voirie sur ce sentier, et qu'il soit peu fréquenté par les agents de l'autorité, il porte encore aujourd'hui le nom singulier d'*Abrid-Mokhazine*, CHEMIN DU GOUVERNEMENT. Il traverse le célèbre défilé dit Khenag Tiranimine, seul passage où il reste des vestiges de voie romaine, car dans ce passage le chemin avait été taillé dans le roc, sous le règne d'Antonin le pieux, par les soldats de la 6^me légion ainsi que le constate une belle inscription gravée sur la paroi du rocher et relevée pour la première fois en 1850, par la colonne du général Saint-Arnaud.

Outre cette inscription bien connue, il en existe quatre autres qui ont été relevées tout récemment par M. le capitaine Vaissière, alors chef du poste de Tkout, et

qui, bien que peu importantes en elles-mêmes, peuvent cependant avoir une certaine valeur au point de vue particulier qui nous occupe.

En voici la reproduction :

1 ^{re}	2 ^{me}
ERONIMI	DIAINIIOIIIOYM
+	CAICIDONI
PAISATURNINI	
3 ^{me}	4 ^{me}
	EXARKPCII

Les croix et les noms propres permettent de croire que ces inscriptions funéraires sont de l'époque greco-byzantine et il est fort possible qu'elles aient été gravées par les soldats de Solomon à la mémoire de quelques-uns des leurs tués à l'attaque du défilé ou du fort qui le défendait.

Cette gorge de Tiranimine laisse bien derrière elle comme difficulté et étroitesse celles plus célèbres des Bibane et d'El-Kantara. Aujourd'hui que la route romaine est détruite et qu'on est obligé de cheminer à travers les rocs et les galets du thalweg du Souf-Amellal, le passage, même à pied, n'est pas toujours commode; mais, au temps où la route existait et où aucun obstacle n'entravait la marche sur la voie, il est probable que la surveillance du défilé était assurée par un poste fortifié concourant à la garde de la grande ville placée en aval.

Ce poste n'avait, du reste, qu'une valeur tout à fait relative, car s'il suffisait d'un petit nombre d'hommes pour rendre impossible la circulation sur cette route à travers ce défilé, il était et il est encore facile de tourner ce passage.

Sans parler des sentiers qui franchissent le Djebel-Khouma au sud-ouest du défilé, il est, pour arriver chez les Rassira, en venant des plaines de Timegad et du point stratégique de Medina, une route militaire bien préférable à celle de Tighanimine. Cette route est celle qui, de Medina passe par le Téniet-el-Beïda et le Tizi-Zellatou pour gagner, un peu au-dessous du village d'Hembela, la partie supérieure de l'Ighzar-Ara ou Ighzar-el-Ksar, ravin qui se jette dans le Souf-Amellal ou Oued-Abiod un peu en aval du défilé de Tighanimine.

Ce fut par cette route, et non par le défilé que passa Solomon bien renseigné sur le pays par son allié Orthaias et par l'expérience acquise dans la première expédition ; ce que dit Procope du faible obstacle apporté à la marche de l'armée par le fort de Zerboulé, le prouve d'ailleurs surabondamment. Aussi ce ne fut, sans doute, qu'après la prise de ce fort que les soldats byzantins pénétrèrent dans le défilé de Tighanimine.

Quant au fort de Zerboulé, il ne pouvait couvrir la ville que du côté où elle n'était pas déjà couverte par des obstacles naturels ; son emplacement s'impose donc à l'est pour barrer la vallée de l'Ighzar-Ara ou Ighzar-el-Ksar.

C'est là, en effet, que se trouvent ses ruines au trois quarts enfouies dans les constructions du village d'El-Ksar des Beni bou Slimane. Cette dénomination arabe, qui vient ici spécifier le caractère défensif d'une installation fortifiée jadis de main d'homme dans un pays où les fortifications naturelles sont la règle, est en elle-même très remarquable. Sur place on se rend très bien compte qu'on a voulu créer là de toutes pièces un ouvrage défensif, pour couvrir les agglomérations établies en aval ; et on ne doute pas que ce fut là l'emplacement de ce fort qu'avait fait construire Iabdâs, dans des conditions d'ailleurs assez défectueuses.

D'où vient maintenant ce nom de Zerboulé donné par Procope à ce fort que Corripe appelle Zerquilis et que M. Dureau de la Malle a identifié au Zergelah, des géo-

graphes arabes, sans d'ailleurs préciser sa position. Plus tard, M. Davesac, rappelant ces dénominations, en ajoute une nouvelle qui est Zervoula, parce que, dit-il, Ζερβούλα devait se prononcer Zervouli.

Tous ces auteurs ignoraient le berbère, et ils ont donné au nom le cachet de leur propre langue ; c'est encore le géographe arabe qui semble s'être le plus rapproché, non pas du nom exact, mais d'une des désignations données plus tard dans le pays même, à l'endroit précis où se trouve le fort.

Le nom arabe Zergela (et non Zergelah) doit être, en effet, la transcription arabisée de l'expression Ighzar-Gala ou Ighzar-Guelaa, qui désigne encore aujourd'hui, avec une légère variante, la rivière qui passe près du fort ; l'Ighzar-el-Ksar ou Ighzar-Guelaa sont, en effet, deux expressions équivalentes signifiant toutes deux la *rivière du fort*.

D'autre part, si on se fie à deux croquis originaux encore aujourd'hui aux archives du bureau arabe de Biskra, et qui ont servi à la confection de la carte d'état-major de 1854 au $\frac{1}{800.000}$, on trouve comme dénomination, en amont d'El-Ksar, l'indication de Ighzar-Abbala, ce qui se rapproche singulièrement du nom de Zerboulé donné par Procope.

On pourrait s'arrêter là et déclarer la concordance établie ; malheureusement, il est à peu près certain que les officiers du bureau arabe de Biskra ou de l'état-major ont mal entendu ou mal transmis le nom de cette rivière. En aval du village d'El-Ksar, elle n'a pas cessé d'être *Ighzar-el-Ksar*, mais en amont elle n'est connue que sous le nom d'Ighzar-el-Ara. Il est vrai qu'un de ses affluents de gauche, venant d'un village dénommé Hembala, est dit Ighzar-Hembala, mais ici l'H et l'M nous éloignent du vocable grec, encore bien que dans ce nom nous trouvions encore la finale Bela qui est dans Zerboulé.

Faut-il en conclure que seuls les géographes arabes ont donné une indication ayant sa raison d'être et que la leçon du poète Coripus, *Zerquillès* défigure encore moins le véritable nom que le Zerboulé de Procope? Il est difficile de se prononcer; toutefois nous estimons que de l'examen des lieux on peut tirer des raisons à l'appui de chacune des deux variantes, Zerquela et Zerquillès d'une part, et Zerboula de l'autre.

Il est permis, en effet, de penser qu'au temps de Iabdas, comme au temps de Coripus et des géographes arabes, le fort n'avait pas de nom particulier; c'était alors « *le fort*, » le Galaa, comme c'est aujourd'hui le Ksar sans épithète. Mais, ce qui avait sûrement un nom c'était la ville pour la protection de laquelle le fort avait été construit, et pour désigner le fort, on disait le *fort de telle ville*.

Aucune fouille n'a encore été faite dans les ruines couvertes par les villages des Alaoua de Rassira qui formaient cette ancienne ville (1) et aucun document épigraphique n'est venu nous révéler son nom exact. Mais, puisque c'était une ville berbère et que les traditions ont conservé le souvenir du nom des premiers habitants autochtone et de leur première installation troglodyte située dans le voisinage, il en résulte qu'on reste dans la logique de ces traditions en admettant que cette ville était la ville des Alaoua, ou encore la ville des gens de Belala. Quant au fort il avait pu être désigné comme étant, le fort *en avant de Bellala*. Or le mot *en avant*, étant en Tamachek #○ ou ✕□ (2) qui se

(1) En 1866 étant officier du bureau arabe de Biskra, j'avais été chargé de la délimitation et du classement des groupes de propriété dans la tribu de Rassira et j'ai fait réserver par décret du 8 août 1869, au profit de l'État, huit parcelles couvertes de ruines romaines ou byzantines; mais je n'avais pas alors le loisir d'y faire des fouilles.

(2) En tamachek les adverbes et locutions prépositives sont rares et le plus souvent formés d'un verbe. #□ ou ✕□, selon les dialectes, est *Azar*, *Azer* précéder, être ou aller devant.

prononce *Zar*, ou *Zer*, *en avant de Belala* devient
 ⚡ □ □ || || Zerbela ce qui est, sauf la reduplication
 de la dernière syllabe, le nom donné par Procope.

Le Belala primitif, celui d'où sortirent les gens des Alaoua quand ils s'établirent dans leurs villages, est non loin de ces villages, le Gueloa de Bellala, qui existe toujours sous ce même nom qui est aussi celui de la rivière ou plutôt du ravin dans les escarpements duquel est le Gueloa ; l'Ighzar Belala qui en amont est dit Oued Djarallah à cause d'un autre village, se jette dans l'Ighzar El Ksar à côté des villages des Rassira-Alaoua ; toute cette région forme un lieu dit dénommé Tamourte-Bellala, Terrain de Belala.

Ce mot de Belala est une variante locale du berber
 □ □ || || *abelal* pluriel Ibelalène, cailloux, pierres roulantes, et, en effet, les pierres et cailloux ne manquent pas en ce terrain. Les Rassira disent ignorer la signification de ce mot qui s'est conservé sous ce sens chez les Touareg et en Kabylie ; mais, par un singulier rapprochement, là où cesse le lieu dit Bellala, commence, s'élevant vers le Samer, le Tamourte-Akarkar, le terrain des cascades rocheuses, des pierres roulantes.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ces rapprochements et de la valeur relative des transcriptions grecques, latines ou arabes désignant le fort construit par Iabdas et pris par Solomon, les unes comme les autres ont leurs explications rationnelles dans les traditions locales et les circonstances topographiques ou linguistiques qui viennent d'être exposées.

Que Corripe et les géographes arabes ignorant le berbère aient fait un nom propre de Ighzar-Gala (la rivière du fort) et que les Byzantins en aient fait un autre de l'expression *en avant de Belala* Zer-Belala, qu'ils ont tronquée comme trop longue, cela n'a rien qui doive nous étonner nous autres Français. Nous avons, nous aussi, bien souvent dénaturé les noms étrangers que

nous ne comprenions pas. N'avons-nous pas, aux portes d'Alger, transformé Bir-Otmane-Raïs (le puits d'Otmane le capitaine) en Birmandreis ; et près de Dellys n'avons-nous pas un autre village dénommé officiellement Bois-Sacré alors que le nom que nous avons cru franciser était *Bou-Asakri*, l'endroit du soldat. N'avons-nous pas encore inventé le cap Bougarone, qui est le cap *Seba-Rous* (le cap aux sept pointes), et le port de La Goulette qui est Halq el Oued (le chenal de la rivière).

V

Toumar : Sameur, Soumeur. — Iabdas : Abdous.

C'est après le combat du fort et le pillage de la ville que les difficultés sérieuses commencent pour l'armée byzantine entraînée dans des terrains impraticables, en face d'obstacles jugés insurmontables et torturée par la pénurie d'eau, en face ce Toumer sur lequel Iabdas s'est réfugié, au milieu des précipices, sur la partie méridionale de l'Aourès.

Cette position, sur laquelle Iabdas campe plusieurs jours avec 20,000 hommes, avait une assez grande étendue, et devait réunir certaines conditions autres que la difficulté d'accès. C'était certainement un point *dominant*, surveillant le pays assez loin et placé d'ailleurs assez près des sources et du village pour assurer le ravitaillement de ces 20,000 hommes. Il ne devait pas être très éloigné du Sahara afin d'avoir une retraite assurée en cas d'insuccès, non plus que de Médina d'où l'on pouvait espérer faire un retour offensif, au cas où l'armée byzantine, rebutée par les difficultés du pays, rebrousserait chemin vers Baghaï ou Timegad, comme déjà c'était arrivé lors de la première expédition.

Enfin, la pierre Geminienne, le roc de Djemina, où étaient abrités les trésors et les femmes du roi, qui y

était souvent de sa personne, ne devait pas non plus être très éloigné de ce campement.

Toutes ces conditions qui s'imposaient à la sagacité de l'habile adversaire de Solomon, se trouvent réunies en un endroit dénommé aujourd'hui Ras-Sameur, la crête du Sameur, et dont les diverses parties portent des dénominations particulières qui semblent vouloir rappeler le souvenir des événements racontés par Procope, et jusqu'au nom du chef berbère inconnu aujourd'hui des descendants de ses anciens sujets.

Ce Sameur forme la ligne de faite entre le bassin du Souf-Amellale (Oued-Abiod) et les nombreux petits bassins des ravins qui se perdent directement dans le Sahara, entre Garta et Khanga-Sidi-Nadji. C'est une énorme masse rocheuse, dont les pentes nord (côté de l'Oued-Abiod) sont tantôt à pic, tantôt inclinées de 30 ou 40 degrés, avec quelques terrasses étroites et allongées entre les émergences des couches géologiques aux stratifications relevées presque verticalement. Tous ces ravins du versant nord du Sameur débutent à la partie supérieure de leur cours par des escapements incroyables. Ce sont des *failles* gigantesques analogues à celles du Roumel, à Constantine, et les flancs de ces failles creusées soit par les eaux de terribles orages, soit par les érosions naturelles des couches de calcaire plus tendre, forment des grottes ou cavernes disposées en couloirs ou en balcons que l'industrie des Berbères a aménagés en habitations d'hiver et de printemps, alors qu'ils mènent paître leurs chèvres dans ces sauvages éboulis.

Le versant sud du Sameur a un tout autre aspect : c'est une falaise ayant de 15 à 80 mètres de hauteur ; les indigènes nomment cette falaise *Takerboust* ou *Kef*, ce qui signifie escarpement ; les rares Européens qui ont parcouru le pays disent : « La muraille de Sameur. »

Entre les précipices du versant nord et le sommet de la muraille sud, la crête est une sorte de plateau rocheux,

ayant sa déclivité vers le nord, et dont la largeur varie de 10 à 300 mètres; on y trouve de petites cuvettes de 3 à 5 hectares, formant des terrains de culture ou des pâturages de choix.

Au pied de la muraille, pendant plusieurs kilomètres, on rencontre une bande de plaine de 50 à 1,200 mètres de large, dite Msara, plaine qui est très fertile, et a des sources excellentes; puis, brusquement du côté sud, en contre-bas de la plaine, s'étage tout un chaos de montagnes, de forêts, de cultures qui descendent jusqu'au Sahara et qui, de cette hauteur (1,800^m), se profilent sur l'immensité de la plaine, au-dessous d'un horizon absolument rectiligne, comme celui de la pleine mer, dont on croit voir l'immensité.

La partie la plus remarquable de ce Sameur est celle comprise entre Aïne-Ourmasse et le Kef-Berdoude. C'est de là que le panorama est le plus beau et le plus étendu; par les temps clairs la vue porte à plus de 120 kilomètres. Le point dominant est au-dessus de Saghida, près le Téniet-Berdoud, à l'endroit où l'escarpement porte le nom de *Kef-Abdous* ou mieux *Ikedi-Abdous* (1).

Les deux épaulements ou plateaux, situés à l'ouest du Téniet-Berdoude, portent les noms de Tamourte-Tibellalouine et Tamourt-Djimi-Massa. Du milieu des précipices qui au nord bordent et déchiquettent ces terrains, émergent les villages ou queloa de Saghida et d'Aïne-Tine, toujours habités, et d'anciens postes d'observation, queloa détruits ou ruines de constructions byzantines, tels que Queloa-Aourir ou Queloa-Hamama et *Enchir Embarrassi*.

(1) L'Ikedi-Abdous et le Téniet-Berdoude sont à peu près à 1,850 mètres. La plaine saharienne, à la côte 85 environ, en est à 20 kilomètres à vol d'oiseau. De ce kef, j'ai vu souvent les palmiers de Mdoukal, dans la direction et au delà d'El-Outaïa. Vers le sud on voit moins distinctement, à cause du mirage ou du mouvement de l'air. Le poste-optique pour le télégraphe militaire a été placé sur le Sameur, à Aïne-Ourmasse, à une altitude un peu moindre.

La muraille du Sameur, quoique très régulière, forme cependant des espèces de promontoires, qui font distinguer ses différentes parties par les dénominations suivantes, en allant de l'Ouest à l'Est : *Ekedi-Teïma*, *Ekedi-Tizi-ou-Lalla*, *Ekedi-Ensène*, *Ekedi-Dinar*, *Ekedi-Abdous*, *Ekedi-Taferquinid*, *Ekedi-Imesmoudène*, *Ekedi-Berdoude* (on dit Ekedi ou Kef indifféremment).

Au pied de la muraille s'étend la longue et étroite plaine de Msara, plaine très fertile, avec des sources excellentes, et qui est couverte de ruines byzantines. Ses différentes parties ont en général les noms correspondants aux escarpements voisins : nous citerons *Tamourte-ou-Lalla*, *Tamourte-Hadjaret-el-Mal* (le terrain de la pierre du trésor), *Tamourte-Dinar*, DIAR-ABDOUS (les maisons de Abdous, où sont de nombreuses ruines byzantines), *Tamourte-Alaoua*, etc.

Trois sentiers de chèvres permettent de monter de la plaine de Msara sur les escarpements du Sameur ; ils aboutissent à l'Ouest au Tizi-Guelta, dit aussi Tizi-bou-Klab (le col aux chiens), au centre au Tizi-ou-Lalla, à l'Est à Teniet-Berdoude.

A ces trois cols aboutissent aussi trois chemins venant des villages de l'Acif-Amellal ou de l'Ighzar Belala. Les deux premiers sont, en bien des passages, bâtis et maçonnés par les indigènes sur les flancs lisses des déclivités rocheuses ; quelques coups de pioche ou de levier suffisent pour précipiter cette maçonnerie dans les abîmes qu'elles surplombent, et pour rendre le passage impossible aux animaux, et à tous les gens qui ne sont ni des gymnasiarques, ni des enfants de la montagne.

L'un de ces chemins part du village des Ouled-Abed, traverse le Tamourte Akarkar et en prend le nom (Abrid Akarkar), qu'il quitte un peu plus haut dans le Tamourt Djimni Massa, il devient l'Abrid bou Klab, le chemin aux chiens, et débouche au Tizi Guelta.

Le second part du village des Ouled Idir, à 700 mètres du précédent, c'est l'Abrid Saghida, qui se

bifurque pour desservir aussi Aïne-Tine et aboutir au Tizi-ou-Lalla. Il est absolument dans les mêmes conditions de viabilité que le précédent, et tout porte à croire que ce fut celui que prit l'armée de Solomon. Il y a bien un troisième chemin aboutissant au Kef Berdoud et aux Diar-Abdous, c'est l'Abrid-Bouïmène, il est, au début, meilleur que les précédents, mais il fait un tel détour, et il quitte les villages dans une direction tellement opposée à Saghida, Aïn Tine, Enchir Embarassi, qui étaient les postes d'observation visibles du bas de la vallée, qu'il est peu probable que l'armée se soit engagée de ce côté. Ce chemin d'ailleurs, qui suit la rive droite de l'Irzar-Belala, aurait maintenu l'armée à proximité de sources nombreuses et ceci ne concorderait plus avec la disette d'eau signalée par l'historien grec qui nous dit que les soldats de Solomon étaient torturés par la soif et rationnés à un demi calice d'eau par jour.

Au contraire par l'Abrid Bou-Klab, ou l'Abrid-Saghida on ne rencontre guère de source entre les villages de l'Oued Abiod et la crête du Sameur, sauf celles de Saghida et d'Aïn Tine, toutes deux d'un très faible débit et servant à l'usage exclusif des rares habitants de ces deux Gueloa.

Lorsqu'on a, comme nous, parcouru en tous sens ces escarpements, aussi bien en suivant les chemins tracés qu'en s'en écartant pour relever des détails topographiques, on se rend bien compte de l'épisode du soldat Gezzo, découvrant un passage et tuant successivement les trois gardiens, sous les yeux de ses camarades qui, spontanément se précipitent sur ses traces (1). On comprend la panique des Berbères surpris et on les voit dévaler par les cols s'ouvrant sur la plaine de Mzara et gagner le Sahara et le pays du Zab, ou des Zibane, pour, de là, gagner la Mauritanie Sétifienne.

A défaut de noms semblables, la connaissance des

(1) Procope, II, chap. XX, p. 498, édition précitée.

lieux suffit pour établir cette conviction. Mais ici encore il est difficile de ne pas être frappé des dénominations qu'on rencontre.

Le mot Sameur □ □ □ qui ne comporte en écriture que les trois lettres S. M. R. est le vocable berbère usité partout avec la prononciation Asameur, Isoumeur et le sens « exposé au soleil, face au soleil », c'est le *πρὸς μεσημβρίαν* du Toumar de Procope. Est-ce le σ grec qui, mal fait, est devenu un τ , c'est fort possible; Sameur, qui alors pouvait se prononcer *Soumeur*, comme dans les autres pays berbères, a-t-il été précédé du démonstratif *Tà, celle de*, ou du mot Tamourte, ce qui a amené le T et fait tomber le σ ; ou encore les Byzantins ne prononçaient-ils pas le T en l'adoucissant? peu importe, la concordance des deux mots nous paraît établie.

Il en est de même de celle entre Abdous et Iabdas; si vous demandez dans le pays ce qu'était cet Abdous, dont on vous montre l'escarpement, le terrain, les maisons, le col, on vous répond que c'est le nom d'un ancien chef du pays du temps des Romains; car ce nom n'est ni berbère, ni arabe, et il a frappé les indigènes qui d'ailleurs n'en savent pas plus long. Remarquons en passant que *Tizi*, le col, *Ekeidi*, l'escarpement, *Agouni*, le plateau, sont autant de mots qui, placés devant Abdous, donnent l'I initial du Iabdas de Procope. Quant aux ruines que l'on trouve aux Diar-Abdous, à Enchir-Embarrassi et dans tous ces endroits, elles ont bien le même aspect que les autres ruines byzantines qu'on rencontre partout en Algérie. Il ne saurait donc y avoir de doute sur la présence des Byzantins à Ekeidi-Abdous, qui a été certainement doté de constructions par les soldats de Solomon quand il s'occupa de consolider sa victoire.

VI

La pierre Geminienne, la femme et les trésors de Iabdas. — Jemina, Tizi-Lalla, Djimi-Massa, Akedi-Dinar; Hadjoret-el-Mal.

Iabdas blessé est en fuite, ses troupes dispersées, l'armée de Solomon se livre à des constructions défensives dont on voit les traces bien nettes à Saghida, Aïne-Tine, Embarassi, Enchir-Mendra, Diar-Abdous. Pendant ces travaux, on se garde et on explore les environs, et c'est ainsi qu'un beau jour on découvre le rocher de Djemina du haut duquel le vieux gardien et les princesses berbères se rient d'abord des vains efforts des Byzantins pour escalader la paroi verticale du rocher.

On avait dû chercher longtemps avant de découvrir ce rocher; on avait sans doute d'abord visité les maisons royales, *Diar-Abdous*, qu'on voyait des crêtes du Sameur; mais on n'y avait rien rencontré et cependant il était certain que Iabdas blessé n'avait emmené ni ses trésors ni ses femmes. Est-ce en souvenir des recherches qui furent faites alors par les Byzantins que nous rencontrons sur ce point ces noms étranges qu'on n'a pu nous expliquer, mais qui ont trait à la recherche d'une femme de haut rang, et à des trésors?

Tamourt-Djimi-Massa signifie: le terrain de la recherche de la Dame et le mot ⵓⵎⵎⵉⵎⵉ Djimi, *recherche* se retrouve dans Djemina, qui est trop voisin du participe passé Djimine ⵓⵎⵎⵉⵎⵉ *cherché, demandé* pour ne pas en être une variante: ce nom de « *cherchée* » d'introuvable convient d'ailleurs très bien à cette roche difficile à trouver.

Tizi-ou-Lalla est le passage de la dame; ici c'est le mot arabe *Lalla* qui ne s'emploie que pour la Dame de très haut rang.

Akedi-Dinar, l'escarpement des dinars est voisin d'un

bloc de pierre dans lequel étaient encastrées des poutres et qui est dite Hadjaret el Mal, la pierre de la richesse ; près de cette pierre s'amorcent trois ravins, dits tous trois *Tighzart-hadjaret-el-Mal*, la ravine de la pierre de la richesse, dénominations qui impliquent une idée de trésor. Ces ravines sont coupées par la limite sud des Rassira qui est indiquée par les nos 178, 179, 180 gravés sur des rochers.

Ces trois ravines sont elles-mêmes les têtes principales d'un ravin plus important qui, transformé bientôt en un véritable abîme, sous le nom de Ighzar-Mesrour, s'écoule dans le Sahara, après avoir pris plus bas les noms d'Oued-Mestaoua et Oued-el-Haguet.

Dans ce ravin, ou plutôt dans cette brèche, dont les parois ont de 30 à 40 mètres d'élévation, se trouve le rocher de Djemina, qu'une convulsion géologique a détaché des escarpements du Ras-Bouremès.

La face orientale de ce bloc de calcaire est un mur vertical d'une quarantaine de mètres de haut ; la face ouest qui domine le talweg de l'Irzar-Mesrour a plus du double en hauteur à pic. Le rocher de Djemina se termine par une plate-forme longue d'environ 100 mètres dans la direction nord-sud, et large de 50 environ dans le sens est-ouest. Sur cette plate-forme existe, de temps immémorial, une gueloa où les gens du pays emmagasinent encore aujourd'hui leurs récoltes et leurs objets précieux. Les approvisionnements sont hissés dans la gueloa au moyen d'un treuil rudimentaire fixé au sommet de la face est (la moins élevée). Ce treuil est mis en mouvement par des mulets ou des ânes qui élèvent les fardeaux en marchant sur la plate-forme pendant une longueur rectiligne et horizontale égale à la hauteur verticale du rocher. Les cordes sont tissées en halfa par les gardiens eux-mêmes, et cet halfa est roui dans deux trous très régulièrement creusés dans le rocher et d'un travail très ancien. Les gardiens seuls, dans la force de l'âge, sont assez agiles pour escalader ce rocher ; ils y par-

viennent par la face ouest, celle qui domine l'Oued-Mesrour et la vue seule de cette ascension suffit pour donner le vertige. A mi-hauteur on s'engage dans une fissure du rocher qui se continue par un passage souterrain aboutissant un peu au-dessous de la plate-forme. Une corde fixée à demeure facilite un passage plus difficile encore que les autres. Le plus ordinairement les gardiens eux-mêmes ne rentrent à la gueloa ou ne la quittent qu'en se faisant monter ou descendre par le treuil, ainsi que nous l'avons vu nous-même et ainsi que le montrent plusieurs photographies que nous avons sous les yeux.

Dans cette région, la roche Geminienne n'est pas la seule Gueloa dont l'accès habituel a lieu au moyen d'un câble et d'un treuil. A quatre cents mètres en aval il y a dans l'Oued Mesrour une Gueloa *Roumana* à peu près semblable, puis à 50 mètres en amont une autre appelée *Oum El-Habel, la mère au câble*; puis dans un autre ravin est celle d'*Ouriache*. Toutes se ressemblent, toutes sont extrêmement curieuses et pittoresques, mais la plus élevée et la plus étendue est celle de Djemina, et ce nom, prononcé dans l'est Jémina, ne laisse aucun doute sur l'identité de la Gueloa actuelle et de l'antique tour qui, il y a 15 siècles, abritait les femmes et les trésors du roi berbère.

Tous les détails donnés par Procope sur cette roche peuvent encore être vérifiés aujourd'hui. Ainsi il est bien certain que du haut de la muraille du Sameur, ou des maisons de Iabdas (Diar Abdous), d'où l'on découvre cependant le pays à plus de 100 kilomètres, on ne saurait soupçonner l'existence de la Djemina, ni des autres Gueloa. Seuls, les gens du pays, savent reconnaître la forme d'un rocher du Ras Bourmès qui l'avoi-sine et qui peut indiquer sa direction. L'Irzar-Mesrour peut bien servir de chemin, mais il n'a pas de vue, et la Djemina ne se découvre que quand on est arrivé à proximité. Les autres Gueloa, plus petites, peuvent être photo-

graphiées dans leur ensemble; pour la Djemina, c'est extrêmement difficile, et ce n'est guère qu'en se plaçant en aval à 400 mètres environ, sous la Gueloa Roumana (1), qu'on peut avoir une vue d'ensemble comme celle donnée à la planche ci-jointe; mais aussi loin et de ce point, l'effet produit n'est plus aussi écrasant que celui qu'on éprouve lorsqu'on explore les abords même de cette roche « émergeant entre les précipices, difficile à découvrir, plus difficile encore à prendre de vive force. »

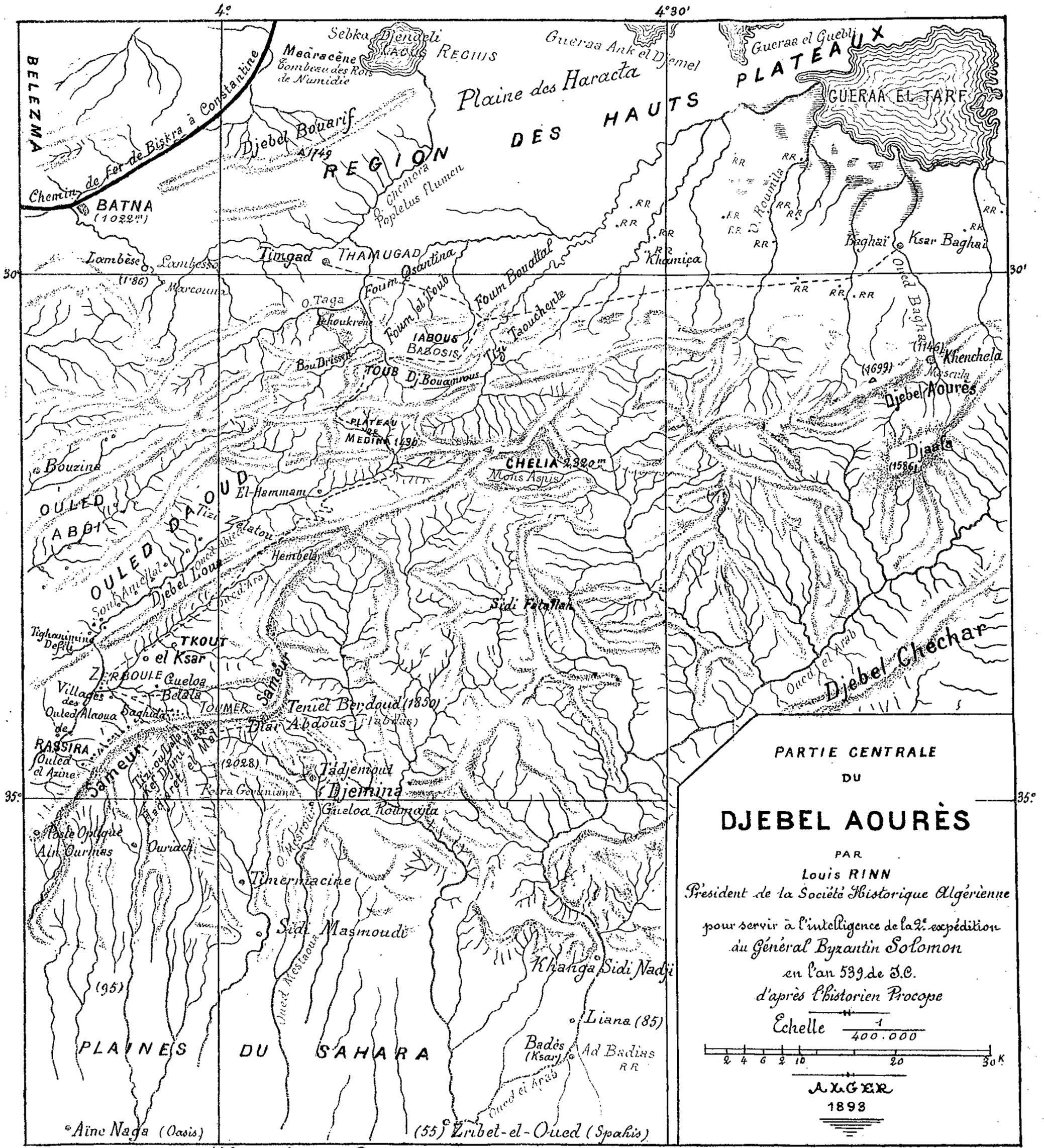
VII

Telle elle était en l'an 539, telle elle est aujourd'hui, et c'est à peine si sa destination a changé, car c'est encore le refuge inviolable auquel les gens du pays confient ce qu'ils ont de plus précieux alors qu'ils vont à travers les rochers chercher leur vie, soit en cultivant des champs minuscules, épars de tous les côtés, soit en menant paître leurs chèvres sur des déclivités fantastiques.

Rien n'est changé dans ce pays, où ni la colonisation, ni nos routes carrossables n'ont encore pénétré. On peut suivre l'itinéraire de Solomon, on y rencontrera tous les aspects décrits par Procope, tous les détails consignés ici.

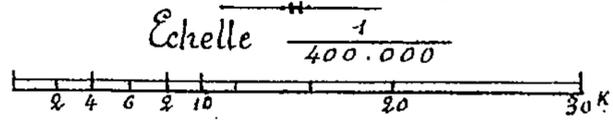
On trouvera aussi, surtout du côté de Médina, des chemins muletiers ouverts par nos soldats et entretenus

(1) La modicité des ressources de la Société historique algérienne ne m'a pas permis de publier les nombreuses photographies que j'ai de presque tous les points cités dans cet article : j'ai cinq ou six vues de la Djemina, plusieurs représentent des hommes montés par le câble. Celle que nous donnons ici nous a paru la plus *documentaire*. La Djemina est au loin dans la direction du nord; à gauche, au premier plan, est l'escarpement dans lequel est installée la Gueloa Roumana d'aval. Ce qui permettra d'avoir une idée de ces installations des Gueloa en Afri, comme est celle de Belala beaucoup plus grande d'ailleurs et plus pittoresque. — J'ai, toujours grâce au capitaine Vaissière, la même vue prise de 50 mètres plus bas; on voit moins les détails, mais au premier plan est une bande de dattiers qui donne à cette photographie un cachet plus artistique.



PARTIE CENTRALE
DU
DJEBEL AOURÈS

PAR
Louis RINN
Président de la Société Historique Algérienne
pour servir à l'intelligence de la 2^e expédition
au Général Byzantin Solomon
en l'an 539 de J.C.
d'après l'historien Procope



ALGER
1893

4° Est du Méridien de Paris

4°30'

LITH. A. JOURDAN. ALGER.

par les prestations des indigènes sous la surveillance des officiers de bureau arabe ; on y verra gravés et peints sur les rochers les numéros des limites administratives tracées par ces officiers. A Tkout, près du village de Ksar (l'ancien fort en avant de Belala), le drapeau tricolore flotte sur un bordj, résidence d'un de ces officiers des affaires indigènes, qui seul, sans soldats, avec un secrétaire et quelques cavaliers indigènes, assure la sécurité dans tout le pays et fait aimer la France à ces rudes et laborieux montagnards avides de paix et de justice.

Avec les mulets du pays on peut monter du village des Ouled-Idir jusqu'au sommet du Samer, en passant par Saghida ou Aïne-Tine sur des chemins bâtis par les indigènes et dont la destruction peut se faire en quelques heures à la pioche. On se rendra alors très bien compte des difficultés qui ont un instant découragé les soldats de Solomon, et qui ont obligé ce général à leur adresser une longue proclamation pour relever leur moral affaibli. Ces difficultés, l'armée d'Afrique les a aussi rencontrées bien souvent dans ce pays où elle pénétra pour la première fois en 1844 sous la conduite du duc d'Aumale, mais jamais un chef n'a eu besoin de relever le moral de ces zouaves, de ces zéphirs et de ces chasseurs d'Afrique dont l'*endurance*, l'*entrain* et la *bravoure* sont restés légendaires chez les indigènes.

L'Aourès n'est ni le plus beau, ni le plus riche pays de l'Algérie, mais, du Maroc à la Tunisie, c'est assurément, avec le *Souf* et le *Mzab*, le pays le plus pittoresque et le plus curieux que l'on puisse visiter.

L. RINN.